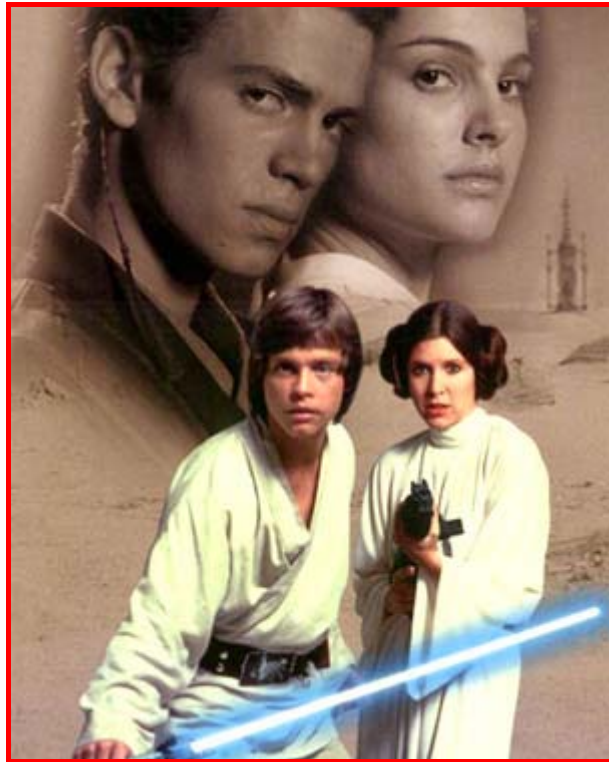


Emmanuel Collot

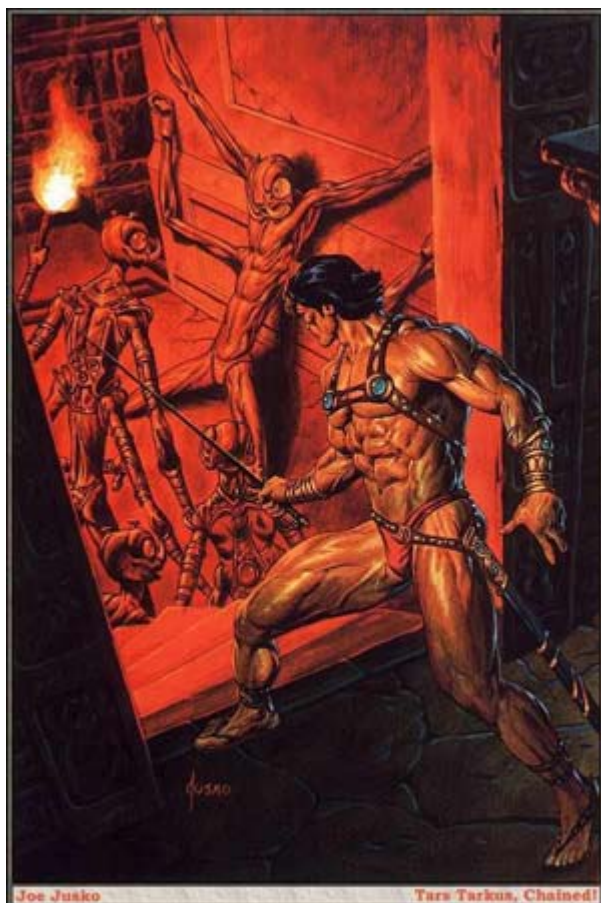
Star Wars, genèse d'un mythe...



**Sfm éditions
Science fiction magazine
© 2005 Emmanuel Collot**

Sommaire

L'enfant qui rêvait.....	3
Naissance d'un prodige.....	5
L'accident.....	6
Tu deviendras un autre	7
Philosophie mystique ou syncrétisme religieux ?.....	10
Là où commence le rêve.....	10
L'architectonique d'un rêve, de la plume à l'écran	11
Les auteurs qui sont à la base du mythe	11
E.E. Doc Smith ou celui qui rêvait les vaisseaux forteresses (1890/1965)	12
Edgar Rice Burroughs ou le rêve d'Icare	14
L'histoire.....	15
Edmond Hamilton (1904/1977) et Jacques Williamson (1907),ou quand les Sept Mercenaires sauvent l'univers.....	16
Leigh Brackett (1915/1978), la jeune fille fragile et le rêve de L'empire contre attaque	16
Catherine L. Moore ou pour l'amour de Northwest Smith	17
Rencontre entre deux esprits.....	19
La philosophie Star-Wars ou de la rencontre entre deux esprits	19
L'élaboration imagée du mythe ou du visuel au sensationnalisme	22



L'enfant qui rêvait

Toute les grandes histoires commencent par la belle locution "Il était une fois", ou plutôt, en ce qui concerne George Lucas, "il y a bien longtemps, Dans une très lointaine Galaxie...". Phrase de l'amorce du conte, altérité du même qui se fait autre, "Il était une fois" renvoie souvent au souvenir qu'on se ré-approprie par cette "promenade" qu'on n'a jamais cessé de faire le long des sentiers sinueux de l'enfance qui traversent la forêt des mythes, la forêt primordiale et primitive dans laquelle on ne doit jamais se perdre sous peine de la sanction, celle de se voir mangé par le grand méchant loup, le croque-mitaine, le monstre tout simplement. En ce qui concerne George Lucas, on pourrait dire de lui que, même s'il n'a jamais vraiment quitté ce sentier de l'éternelle enfance insouciant, il n'en a en rien ignoré "l'autre" qui veille à la frontière, cette ligne invisible et fatale qui toujours demeure, si loin si proche, à la lisière. Ce loup signifie et concentre le mal, le danger, la mort, mais aussi le risque qui consiste à vouloir trop voir, ou plutôt le risque qu'il y a à trop avoir soif de cet ailleurs que pourtant la maturité, dans son arrogante certitude, tant à rendre la fin inéluctable. Mais ce regard, par-delà la frontière du chemin tracé, George se l'est tout simplement un jour approprié par l'imaginaire toujours reconduit, un imaginaire créatif qui doit plus à la psychanalyse de Jung qu'à cette psychanalyse de la "perte acquise" de Freud.

Or, il était donc une fois, un enfant, un rêveur solitaire, encore une incarnation du mythe de l'enfant prodige, l'enfant démiurge de cette autre Amérique, un enfant qui rêvait devant les vieux serials de Space-Opera en carton pâte que sa télé diffusait tout de noir et blanc revêtus. Il y avait alors ces Flash-Gordon où un Gordon Crabb gesticulait allègrement devant de belles jeunes femmes apeurées, ces aventures en

des planètes où se voyaient plantées d'improbables royaumes ou empires aux atmosphères tropicales ou glaciaires et dont les navires étaient un compromis entre les bateaux pirates et les chevaux du Cavalier blanc, le Cavalier solitaire parti à la recherche des bandits. C'était l'époque d'avant, celle où des mondes inconnus mais terriblement familiers voyaient des aventuriers et leur belle s'ébattre en des rapports qui relevaient à la fois des "d'Autant en emporte le vent" que des décors empruntés aux peintres romantiques, sans grande complexité scientifique si ce n'est le prodige du "fix-up" où tous les éléments esthétiques et les stéréotypes héroïques de notre bien chère humanité travaillaient à stigmatiser un genre très commun qui deviendra le Space-Opera scindé entre l'heroïco-fantaisiste épique à la Burroughs et le far-west flegmatique, pince sans rire et "spatialisé", à la manière d'un Hamilton (nous y reviendrons) . George était alors tout jeune. Sevré de Coca, la boisson explosive des teenagers de l'époque, gavé d'images et de bd, l'enfant se mit à faire des rêves étranges, mais, prodige des prodiges, des rêves éveillés qu'il fera un jour partager à la terre entière, mais cela, il ne le savait pas encore....



Naissance d'un prodige

D'une constitution fragile, George, l'aîné, est le protégé de Wendy, sa soeur, et gagne au travers des séries et des bd que lui assène l'industrie naissante du nouveau roman feuilleton les innombrables batailles qu'il ne pense jamais pouvoir remporter dans la vie réelle. C'est que George rêve sa vie, il la conceptualise avec force coups de lasers, capes amples comme les draps de son lit, heaumes faits d'or et d'argent, montures issues d'improbables anthropologies extraterrestres, et toujours ces éternelles princesses en péril, belles comme les cieux, les lèvres rougies par les promesses de futures baisers, les yeux emplis de l'espoir du grand retour, celui du sauveur impeccable et rédempteur, mais de ces princesses portant toujours derrière leur dos, subtile audace et déférence à la féminité, le pisto-laser libérateur qui fera dire un jour à Han Solo dans Le Retour du Jedi, "Je vous aime". George n'a alors que dix ans, ou peut-être douze, voir quinze, et pourtant il ne porte sur lui que les stigmates du voyeur, rêveur, dormeur éveillé, prince d'un continent éternel mais passager, conflictuel mais salvateur pour toute quête personnelle de l'enfant soucieux de sauver son double imaginaire, cet enfant pour lequel le monde est trop étroit, trop petit pour son univers mental débordant de couleurs, de formes et de langues aux configurations et données ré-inventées mais toujours familières, populaires. Lucas voulait un univers tribal où chacun pourrait se reconnaître, s'identifier mais sans les trivialisés raciales. Alors George, son double, s'amusa un jour à envisager un refuge, un lieu, dans une galaxie très lointaine, où il pourrait cantonner à jamais les artifices de son "enfance sacrée", un lieu du miracle visuel permanent où toute sa mémoire d'enfant pourrait trouver à jamais son refuge, son arche de Noë. Et oui, George Lucas n'était pas encore né au monde des hommes et George croit encore à cette dame en bleue, celle qui lui apportera toujours les mêmes réponses, les mêmes solutions ou les mêmes terribles silences qui le font tant désespérer. Mais George est aussi doté d'un étrange autre sentiment, celui qui semble, il le pense, se terrer quelque part, dans les profondeurs de son être. Il le nomme "la force" car il ne sait pas encore bien désigner cela, il le sent, il est en accord avec son instinct, mais de façon si fugace, si éphémère, que d'envisager que cet instinct est le vrai fil conducteur avec ce qu'il doit accomplir dans sa vie, lui est encore trop étranger. Alors, il oubliera cet "instinct", il l'oubliera et pensera continuer à jamais son errance des cimes, cette belle ivresse des hauteurs sur lesquelles il est certain de pouvoir se tenir à jamais, sans jamais finir, sans jamais mourir un jour. Il est fort à parier que son enfance, en tant que réservoir à archétypes, tout en ne constituant pas forcément le puits fertile auquel le jeune et frêle futur réalisateur de la saga Star-Wars s'alimentera directement, cette enfance, qu'on espère chacun éternelle, stigmatisera ce lac aux images réfléchissantes, cette zone inconsciente et toujours fertilisée par le souvenir d'où tout doit partir un jour et y revenir un autre

jour. George lui fut fidèle, (c'était sa tendance basse) à cette eau dont le niveau si bas lui mouillait les pieds. Ni froide, ni chaude, elle lui confèrera cette innocence qu'il sauvera et fera perdurer dans ses films, fidèlement, comme un jeune amant le souvenir de son premier amour.

Ainsi, le "Il était une fois", le jeune George pensera le transformer en un "Il sera toujours", rejoignant quelque peu par cet acte, l'axiome Malarméen, "Quelle pierrerie, le ciel fluide". Bachelard analysera ces mots dans "La Terres et les rêveries de la volonté" comme quatre plans de rêve : la pierre, le ciel, l'immobilité, la fluidité. Le logicien est banni de cet acte, le poète sanctifié, et l'enfant dans son insouciance tranquillité éprouvera plus tard, à la croisée des chemins, au carrefour entre enfance et âge adulte, combien ces termes constituent le kaleidoscope étrange et furtif qui viendra le briser en autant de morceaux épars, autant de morcellements de son être qui vont faire paradoxalement fusion et sens pour un avenir qui sera constellé de ces "travaux d'hercule", de ces entreprises gigantesques qu'entreprendra un jeune homme portant à jamais inscrit en ses yeux de rêveur la mortelle sentence, le sceau et cette ardente force à perdurer, à continuer, à poursuivre l'oeuvre. La dame en bleue s'est brisées en autant de morceaux de verres, et une forge où brûle, éternel, le bûcher de la satiété et de la constance, celle du forgeron attelé à sa tâche, s'est édifié en un nouvel autel. Le feu de la kabbale est au coeur de la création, mais ce feu a précédé l'eau, cette nouvelle mémoire, cette mémoire qui se dit source obscure qui apportera les nouveaux archétypes qui donneront la génération "Star-Wars".



L'accident

Nous sommes le mardi 12 juin 1962 et George, pris des premières angoisses de ne pas pouvoir faire partie de la promotion de la classe Thomas Downey de cette année là, se décida à faire un tour à la Bibliothèque. Wendy ne l'accompagnera pas ce jour là et ce même si le soleil était alors haut perché dans le ciel teinté de bleu, comme souvent sur cette "petite Californie". George enfourcha alors sa Fiat Bianchina et fonça au travers de l'immensité de sa petite ville de Modesto, slalomant de part les routes enlacées de sa campagne, jouant encore avec les limites de ce qu'il croit être son imaginaire. Il ne se trouve pas vraiment dans sa voiture, mais dans ce qui

deviendra probablement plus tard les célèbres motos volantes de THX 1138, puis les "Spider Bike" du "Retour du Jedi", à une époque pas si lointaine où tout sera lié pour George, cette Gestalt parfaite où il accomplit en même temps ce que sa vie faite de passé, de présent et de futur signifiera le plus comme des parties faisant corps avec un tout, chaque atome de son art constituant une parcelle de l'oeuvre, un fragment du gigantesque artefact que représente "Star-Wars". Mais, au volant de son Impala, c'est Franck Ferreira qui va constituer cette rencontre entre deux sphères de vies, entre deux vies parallèles dont les interactions marqueront à jamais le fil d'une existence, celle de George Lucas, et d'une manière tout particulière. Le choc frontal fut rude, violent, sauvage. Quelques tonnes et quelques tours de planète plus tard, George atterrit sur le sol froid, choqué, inconscient, une large plaie ouverte sur le front, siège de ce qui avait à son sens le plus d'intérêt au monde. Le sang s'en écoula comme autant de flots, impatients de quitter le volcan allumé. La belle affaire, George en était d'ailleurs désolé, désolé de se voir à ce point retourné par le Dieu de violence que pouvait constituer à ces yeux ce réel mis à ce point à distance qu'il en avait définitivement fait un horrible vieillard ricanant. George ignorait encore la douceur qu'il pouvait y avoir de s'en sortir, chance qui ne fut pas celle de ses copains, si nombreux à finir leur chemin sur les routes de Modesto.



Tu deviendras un autre

Des huit kilomètres qu'il fallut à l'ambulance pour l'emmener à l'hôpital, George en ramena peut-être quelques images nouvelles, non pas comme ces "veinards" ayant vécu une NDE, mais plutôt des images relevant de ces "prises de conscience" qui font brusquement prendre un tournant à celui qui en est à la fois victime et bénéficiaire, comme un immense cadeau, une chance. Alors, par quelque surprenant soubresaut de l'être, George revint à la vie, et découvrit peut-être ce qu'il lui avait manqué depuis toujours, une sorte de troisième oeil. Non pas un troisième oeil brisant ces portes de la perceptions qui existent peu ou pas, mais ce troisième

oeil sur le réel du "vivre", mais bien plus, sur ce "vouloir vivre" qui anime chacun, et que ce fou de George avait tant ignoré depuis toujours. George sut alors ce que c'était que d'être seul au monde, mais également ce que c'était que d'être porteur d'un devoir envers soi-même d'abord. Repliement sur son propre pouvoir à devenir, palliant ainsi sa légendaire fainéantise, la nouvelle vie qui s'offrit de fait à George fut probablement la possibilité de s'affranchir de sa dette et de sa chute, celle de tout homme se contentant de ce qu'il a. Dès lors, on peut dire que beaucoup de choses purent changer dans cette vie, des trous noirs absorbant la lumière de certaines galaxies, des galaxies naissant à partir de rien ou peut-être d'une simple étincelle, George commençant à devenir Mr George Lucas.

On revient donc à l'hypothèse poétique Malarméenne et de son interprétation faite par Gaston Bachelard. George Lucas dû probablement connaître cet état de "l'Astrologue renversé", cet état qui ferait passer des mineurs, selon Novalis, pour des voyants qui s'ignorent. Parabole poétique pour tenter de se saisir du moment qui différencie le passif de l'actif, le rêveur absent de son modèle du créateur actionnant la machine à faire des rêves qui enchantera des générations de jeunes, de moins jeunes, de vieux, et des morts mêmes qui nous regardent de leurs yeux ébahis quand nous pouvons être si parfaits, et les ferment quand nous nous répandons en autant de médiocrités. C'est que les morts même sont las des guerres, las des vies amenées à la mort. Ils sont nos vigies muettes et nos témoins bruyants, nos icônes définitivement absentes et les images spéculaires de notre humanité en manque. Il est fort à parier que lorsque commença à retentir la célèbre symphonie de John Williams dans les premières salles qui acceptèrent cet ovni cinématographique, des voix s'accordèrent aux instruments, des hurrahs autres se conjuguèrent à ceux des spectateurs, un autre pont s'était établi grâce à George, pour ne célébrer que ce qui avait encore un sens et une valeur pour les présents et les absents : la création comme objet de spectacle, la création comme principe générateur de bonheur collectif, sans idéologie ni sectarisme, la création comme cet acte pur et désintéressé autre que d'engendrer cette nouvelle génération, érigée sur les premiers coups de génie du grand Méliès.

Bien sûr, certains ricaneront au regard des millions de dollars amassés par la famille Lucas qui est devenue une institution rivale de celle de Disney. Et pourtant, quand nous rencontrons le célèbre George Lucas que voyons nous ???????
Nous voyons un éternel adolescent au regard féroce portant le même regard que tous ceux qui sont revenus de l'inéluctabilité de la mort. Un homme aussi, simplement habillé de jean et chaussé de baskets fatiguées, un homme pour lequel la plus difficile tâche restera celle de s'accomplir, tout simplement, en tant que père et mari, son sac rempli de rêves bien accomplis avec la patience d'un horloger autodidacte et autoritaire mais jamais tyrannique, un homme dont le soucis est uniquement de savoir s'il rend sa femme et ses enfants heureux, mais bien plus difficile, un homme s'escrimant jour après jour à élever des enfants et, à travers eux, tenter de mieux s'accomplir lui-même dans le souvenir de la promesse qu'il a faite ce jour du 12 Juin 1962, à la croisée des chemins, cette promesse faite à cette instance silencieuse et invisible, cette chiquenaude inventée ou pas qui se nomme "Devoir". Humilité et modestie, force et patience, inventivité et créativité ont toujours contrebalancé le côté sombre de George, une sphère obscure que peut constituer, abandon et fatalité, inactivité et renoncement, facilité et destruction, celle du côté obscur, le monde des Seigneurs du Sith. Et cette antinomie parfaite que semble

faire transparaître l'ensemble de l'oeuvre de Lucas, faussement manichéenne, Faust donnant la main à Prométhée, permet ainsi de mieux jauger du grand opéra qui marquera des générations et toute la vie de son auteur. Star Wars reste une parabole communautaire visant à signifier le passage (Anakin Skywalker/Darth Vader) , la confrontation (père/fils, bien/mal, mauvais/bon) et la nécessaire rédemption (une fois encore, celle du couple père/fils auquel on rajoutera famille, amitié, amour et solidarité) . Arrivé à ce second tournant de sa vie bien remplie mais également à celle de sa seconde vie, celle qu'il connaît depuis ce 12 Juin, celle d'adulte, de père, de mari, de la perte et du don, George nous explique qu'il a voulu raconter l'histoire d'un pacte avec le Diable. Voyons y l'histoire de sa vie (American Graffiti et THX étant des premières approches de son "épopée puzzle", palimpseste de l'Amérique rêvée par George et traduite par l'artiste Lucas sur l'écran) et celle de tout à chacun, de la relativité des frontières entre bien et mal, bon et mauvais. Et gageons que cette impeccable féerie spatiale demeure le souffle salvateur d'une humanité qui, tout en ne manquant pas de progresser, n'aura pas oublié non plus qu'il faut du rêve pour faire l'avenir, pour que des religions et dogmes, idéologies et sectarismes, nous puissions faire cet éperon rocheux constellé par autant de mots, de souhaits, de désires, d'espoirs que des erreurs qui font les grands départs vers un ailleurs meilleurs, et un ailleurs commun. C'est cela le rêve secret qui dort au creux de la saga "Star-Wars" comme un enfant nouveau né, un éclat capturé, une idée prise parmi tant d'autres dans ce vaste univers qui fera à jamais sens parce que toujours caressé par les yeux neufs d'un enfant : George Lucas.....



Là où commence le rêve "Star-Wars", une philosophie mystique ou un syncrétisme religieux ?

On pense toujours à tort que le rêve de "Star-Wars" provient uniquement de "l'heureuse" déconvenue que connu jadis George Lucas dans son désir d'adapter pour l'écran le célèbre Flash-Gordon, ce vieille ancêtre scandant un Space-Opera antique que Burroughs, on le sait, formalisera en une belle épopée héroïque, légendaire et "territoriale", et auquel Hamilton ajoutera des cieux (une cartographie stellaire) , des vaisseaux et voyages, lasers, contrebande, miroirs d'un futur familier parce que presque tactile, naïf mais plein d'air pur, d'exploits militaires, de planètes qui sont autant de ports d'attaches pour les "marins de l'espaces", d'extraterrestres enfin, aussi improbables que Nessie, mais tellement plus envisageables et acceptables par notre soif d'humanisation des espaces sans fins et vides tant psalmodiés par l'angoissant verbe oratoire d'un Pascal. Attachons nous donc à envisager d'abord l'aspect mythologique de la saga. Bien plus qu'une incarnation parfaite des vieux archétypes du Space-Opera relevant d'une Rome antique sur-évoluée issue d'un futur parallèle, il est certain que Star-Wars a connu une forte influence tant du point de vue de l'esthétique que de la trame centrale. Il y a un Orient dans cette saga, un Orient mythique et guerrier, un Orient, enfin, qui se préoccupe de rapports entre bien et mal qui dépassent largement le faux manichéisme clamé avec malice et sérieux (une autre constante du père de Star-Wars) par George Lucas dans une interview récente. Amoureux de Kurosawa de ces films ovnis que pu donner un certain cinéma bis japonais (Le Château des sorciers étant la référence absolue pour Lucas) , George y puisa de puissant référants artistique et quelques archétypes primitifs qui donneront par exemple le Yoda mi-sage/mi-espiègle. Ainsi, Vador n'est rien d'autre qu'un samouraï, un casque symbolisant la sphère brisée du cercle parfait, une cape ample et noire. Symbole de joie en extrême orient, le noir a été en quelque sorte "tiré des deux côtés", comme deux revers de la médaille, le noir maléfique du référentiel chrétien (Vador le père) antinomique du noir rédempteur d'un Orient alternatif (le noir de la tenue de Luke dans "Le retour du Jedi") . C'est qu'il y a une issue à la symbolique du noir dans l'univers de Star-Wars. Nous ne sommes pas dans un dualisme définitif mais en un monde où celui qui revêt l'habit sacré (propre à une mystique magique) est également porteur de l'énergie qui lui fera incarner soit la force positive soit son envers négatif, le côté obscur. Ainsi, tout n'est pas si tranché dans cet univers et la couleur noire, même si elle incarne le mal, celui des Seigneurs de Sith et des forces Impériales, peut aussi incarner son opposé, l'ordre Jedi, rédempteur et salvateur. En définitive, le noir qui habitait le placard à la porte entre-ouverte qui terrorisait tant l'enfant George, recelait également ce "clair-obscur", cette lumière génératrice et féconde ou naîtra l'espoir pour l'adulte George Lucas et peut-être également pour tout adulte ayant un tant soit peu conscience de ce rite de passage, cette initiation à la création. Tout est lié, le noir étant relégué à cette autre lumière noire porteuse des deux polarités, le point nodal d'où poindra cette force habitant toute chose et que Lucas généralisera en une épiphanie religieuse. Animisme primitif, panthéisme patenté, la philosophie de Star-Wars pourrait se synthétiser en un vaste et invisible système à la manière de Spinoza traduisant l'impersonnalité de Dieu et le déterminisme généralisé et indifférencié. Oui mais la religion de Star-Wars est un

système qui fonctionne, l'invisible étant lié par un lien subtil au réel, la Force étant le synthétisme du rapport au monde et à cet au-delà "familial" où chacun retourne comme on espère tous retourner chacun un jour sur les lieux de notre enfance rêvée. Et c'est peut-être pour cela que Star-Wars demeurera la saga fondamentale pour chaque personne qui aura eu la chance de voir ce phénomène social et sentimental. Sentimentalisme, solidarité, rédemption, la saga de Lucas fédère parce qu'elle renonce définitivement à la rupture entre vie et mort, évite la relégation au registre du "phénomène de masse et à l'instinct grégaire" pour s'inscrire définitivement au coeur des individualités afin de tenter de constituer pour chacun un nouveau ciel, un idéalisme universaliste sans le risque de l'idéologie.....

L'architecture d'un rêve, de la plume à l'écran.



Les auteurs qui sont à la base du mythe

Ce qu'il peut y avoir de plus extraordinaire dans la saga de Lucas c'est cette universalité de genre, cette impression de polyphonie entre ce qu'on pourrait nommer "les référents des genres de la SF" qui, dès les premières images, s'imposent aux spectateurs. D'aucun vous dirons que les premières image de "La Guerre des Etoile-Episode 4 : Un Nouvel Espoir" eurent un impact considérable dans leur imaginaire. D'autres vous diront que ce sont les stupéfiantes scènes de batailles, voir les épisodes mystiques qui parsèment l'épisode 5, L'Empire Contre Attaque qui embrasèrent durablement leurs souvenirs cinématographiques. On

pourra également vous citer les moments d'humour potaches, de dérision, les pointes tragiques sur le dualisme du surprenant Retour du Jedi. C'est que la saga Star-Wars est dotée d'une vertu dont peu de films peuvent s'enorgueillir, elle contente toutes les attentes par l'alliage parfait entre le tragique, le merveilleux, l'effroi, le romantisme, la fraternité et l'humour, si bien qu'on peut se dire que n'est pas encore né le réalisateur qui parviendra à la même prouesse cinématographique. C'est que George Lucas est loin d'être un idiot, ni un éternel adolescent attardé, ni un adulte ayant décidé d'en découdre avec son enfance. George s'est demandé un jour quel pouvait être le film qu'il rêverait un jour de voir sur écran. Il a imaginé alors le cinéma total, l'oeuvre parfaite devant laquelle nul ne pourrait s'ennuyer. Pour se faire, il imagina un monde à la Flash Gordon, à moins que ce ne soit à la Burroughs ou à la Buck Rogers ou plutôt les trois à la fois. Mais c'est alors que lui vint à l'esprit l'idée de génie d'une fusion. Il voulait parvenir à une unification totale de tous les genres, si bien que chacun pourrait s'y retrouver avec amour. Pour frapper durablement les esprits il fallait toucher l'imagination et susciter des sentiments, peut-être ceux qui furent un peu à l'origine des succès de "Autant en emporte le temps", "La conquête de l'ouest" et quelques autres grands westerns. L'univers de Star-Wars a cela d'original qu'il est homogène, sans manque narratif, sans carence en décorum fantasmagorique, si bien que la forme et le fond semblent s'être accordés en tout point, réalisant par là une pureté de l'image qui ne sera jamais dépassée par la suite. Si Star-Wars semble se hisser allègrement au-dessus du genre il le doit à ses sources lumineuses et à ses sources obscures, ces deux courants qui forment à la fois le corps et l'esprit du mythe. Ce qui est prégnant c'est cette narration empruntée aux serials de la sf, ce courant qui se nommera par la suite Space-Opera. Cette luminosité facile à voir est de façon évidente entièrement générée par les auteurs que Lucas lut tout jeune, mais également par une bande-dessinée célèbre : Flash Gordon. Cette première partie sera donc consacrée à cette luminosité, cette parure qui fera toute la "spécificité" narrative de Star-Wars. Le corps de l'oeuvre est un puzzle, un kaleidoscope d'influences diverses que George Lucas détournera et remaniera pour édifier son opéra des étoiles.....

E.E. Doc Smith ou celui qui rêvait les vaisseaux forteresses (1890/1965)

Tous les fans vous le diront également. Le choc viscéral, la plus forte et durable impression qui s'offrit à eux à la vision des premières images de Star-Wars fut bien évidemment la toute première scène du film où l'on voit un croiseur impérial prendre en chasse le navire protocolaire de la Princesse Leia. Si 27 ans plus tard, ceux qui découvrent le film pour la première fois sur les écrans sont pris du même sentiment d'écrasement, c'est bien parce que Lucas a bel et bien touché au but. En brisant les conventions du genre il lui a en même temps offert ses lettres de noblesses. George Lucas voulait donner une facture visuelle différente à son prodige filmique et rompre définitivement avec le passé, mais, exigeant d'un maître, susciter la même jubilation, la même excitation que devant un film de Cow Boy filmé par un John Ford. Il voulait marquer durablement les esprits trop habitués encore aux formes naïves des vaisseaux ovoïdes qui peuplaient les serials qu'on voyait dans les années 40 et 50 sur les écrans. La sf d'alors était encore suffisante, enclavée qu'elle

était dans un genre mineur qui relevait plus du phénomène de foire ou de considérations archaïques et peu réalistes que de véritables ambitions esthétiques. "2001, l'Odyssée de l'Espace" de Kubrick dressa alors sa symphonie philosophique sur les écrans pour montrer une SF plus éprise de sérieux, de rigueur scientifique. Mais ce film était surtout arrivé sur les écrans pour démontrer de façon définitive que dans l'espace il ne pouvait y avoir de bruit. Le film fut un grand succès, et déconcerta ces vieux amateurs de SF où on chevauchait des vaisseaux comme des chevaux, où on tirait au laser comme avec des balles. Exit donc les lasers, les planètes qu'on rejoint comme on joint un port de pêche, les princesses apeurées, les héros et les méchants de tout poil en collant ou portant de larges capes. Le prodige de Lucas est de s'être demandé si, au lieu de suivre la porte tristement ouverte par Kubrick, il ne serait pas possible de trouver un intermédiaire entre le fantasme des films passés et ce 2001 que finalement beaucoup n'aimaient guère. On peut donc légitimement avancer que, hormis, des apports artistiques, Star-Wars a puisé ses principaux archétypes héroïques chez plusieurs écrivains. Le premier d'entre eux et non l'un des moindres, fut Edward Elmer Smith.

Smith avait une formation scientifique et même si le fondateur officiel du genre, mais bien malgré lui, demeure Wilson Tucker. Celui-ci ne se rendait pas compte qu'en fustigeant un jour le genre du sobriquet "Space-Opera" en référence aux Soap-Opera, des feuilletons radios que les ménagères américaines écoutaient dans les années 20 et 30, il inaugurait une nouvelle succursale à la SF. Par ce qualificatif stupide Tucker fustigeait un genre déjà incarné par Burroughs où on jouait un peu "les feux de l'amour" dans une SF sans grande préoccupation scientifique et où c'était les rapports sentimentaux qui mobilisaient un imaginaire débridé et insouciant. Ainsi, ce terme emphatique de Space-Opera tient-il sa populaire appellation d'une simple boutade décrivant la pauvreté d'un style et l'emphase de ses décors. L'histoire fera le reste, et bien avant Star-Wars. Les lecteurs ne se trompèrent pas et le succès fut littéraire bien avant d'être concrétisé sur les écrans. Une chose reste certaine. Même s'il n'a pas inventé le genre, c'est bien E.E. Doc Smith qui en fut le codificateur. Car avant lui la SF se bornait toujours au simple voyage aller-retour sans romanescque si ce n'est la jubilation des péripéties, pour ensuite revenir sur le bon vieux plancher des vaches. Dès 1915 il commença à publier ses premiers textes, bien avant l'ère des pulps, et avant le début de Burroughs en 1917 avec "Under The Moons of Mars" pour All-Story Magazine en Avril 1912, une nouvelle qui engendra le mythique "A Princess of Mars". Au fil des cycles majeurs que Smith publiera durant les années 30, les lecteurs se régaleront de récits qui décrivaient des vaisseaux gigantesques, longs de plusieurs kilomètres, une imagerie qui pourtant ne sera pas reprise par les films et séries qui en émergeront par la suite, probablement plus par manque de réels moyens que d'ambition artistique. De l'écrit à l'écran, cependant, il y avait encore un problème de communication, le cinéma ne s'escriant qu'à en traduire les excès, les romanciers plus soucieux de distraire un public toujours plus avide d'évasion que de scénarios convainquants. Ainsi, les séries du "Fulgur" (Lensman), "Skylark" établiront les bases du Space-Opera avec ses lieux communs, ses vaisseaux grands comme des villes, ses armements dignes des plus gros navires de guerre au blindage infailible. Ça courait en tout sens, voguait dans l'espace comme sur quelque mer des Sargasses, mais au final cela n'allait pas très loin. Naïf et désuet, certes, mais ces cycles vite lus portaient bien en leur cœur les indices essentiels au grand Space-Opera, cette tragédie calquée sur celle du Roi Lear de Shakespeare que Lucas exhuma plus tard. Qu'ils se nomment Richard

Seaton ou Kimball Kinnison, les héros de Smith apporteront les premières dénominations "exotiques" qui inspireront des Skywalker, Solo et autre. Mais nous allons voir ça, là n'est pas le seul apport "narratif et scénique" de la part de cette littérature populaire.

Edgar Rice Burroughs ou le rêve d'Icare

Si le principe de la pesanteur fit de la légende d'Icare l'histoire de la chute d'un rêve dans le réel, Burroughs fit de sa rêveuse folie l'irrésistible ascension vers sa renommée littéraire. Engagé dans la cavalerie dès 17 ans, chercheur d'or, employé auprès de marchands de drogue antialcoolique (authentique !), le jeune Edgar Rice incarnera plus que tout le rêve qui dort en secret dans cette autre Amérique, celle de l'adolescence éternelle, rêveuse et féconde, l'éternelle aventure des premiers pionniers qui se transmutera paradoxalement dans les espaces sans fins que l'auteur peuplera d'autant d'Empires que de Citadelles pour inscrire cette sentence qui est un peu la légende attachée au nouveau monde : Forever, ce "pour toujours" qui confère à ce pays la patrie mère de toutes les aventures. C'est que les temps étaient durs, un second enfant venant à naître chez les Burroughs. Son travail consistant principalement au dépouillement des pulps, il s'en fit une passion qui déboucha inévitablement sur une autre : l'écriture.

Vendant bijoux et objets précieux, la famille Burroughs survivait tant bien que mal et Edgar rêvait toujours et encore à ses histoires. C'est qu'il voulait trouver la Grande Histoire, il voulait fonder un nouveau mythe. Autant cette perspective en France se résume souvent à l'échec et les moqueries qui vont si bien avec, autant en Amérique, cette démarche simpliste consistant à écrire une histoire peut se révéler comme une entreprise de génie. On pourrait affirmer sans hésiter que Burroughs fut à la littérature ce que sera Lucas au cinéma, à savoir l'ouverture du petit récit de sf sur les grands espaces de planètes qui seront un peu nos désert du Sahara futurs. Avec Burroughs, les lecteurs vont être confrontés à une vision qui laissera bien loin les arlequinades des Flash-Gordon et autre Buck Rogers. La littérature de sf parvenait enfin à fédérer un lectorat suffisamment large pour se hisser au niveau d'une oeuvre fleuve. C'est ce dénivellement de la perspective que Burroughs changera définitivement, par une cinématique entre personnages et éléments issus d'une epic-fantasy faite de collages, d'emprunts à divers contextes narratifs et esthétiques des époques passées. Il ouvrira l'espace virtuel des lecteurs à ce "cinémascope" d'avant la date. Cette nouvelle donne marquera à jamais les lecteurs et donnera indirectement naissance à la Sword and Sorcery qu'incarnera dans toute sa splendeur le Conan de Robert Howard, et bien sûr ce Space-Opera de "surproduction" impossible à retranscrire sur grand écran jusqu'à Lucas.

Au plan étriqué des histoires de Space-Opera classiques Burroughs y substituera un large espace propre à l'aventure, plein de couleurs et de péripéties, de pays, de races, de royaumes et empires. Le succès fut considérable et dur toujours au grès des éditions. Howard se profile à l'horizon et Vance se devine dans cette cartographie qui n'hésite pas à donner dans l'ethnologie de pacotille. Le résultat est une oeuvre immense partagée en des cycles planétaires emplis de romantisme et d'héroïsme mais également d'un scientisme caché, muré, enterré en d'étranges édifices corrodés par la rouille mais toujours en attente du savant fou qui mettra de nouveau en marche leur mécanique démoniaque. Par delà le patriotisme un peu trop souvent souligné dans les trames, nous avons un chef d'oeuvre tout droit issu du

prolifère giron de Dumas, un héritage que dans son arrogante rationalité notre civilisation ne sut jamais exploiter. Barsoom (Cycle de Mars) , Le cycle de Carson Napier (Venus) , Le cycle de la lune, Pellucidar, tous ces récits fleuves n'ont cessé d'enchanter de nouvelles générations et ont définitivement installé le créateur de Tarzan sur un trône qu'il ne quitte plus depuis bientôt près d'un siècle.

L'histoire

Barsoom c'est un récit qui commence en 1866. John Carter est un ex officier de l'armée sudiste qui se voit obligé de se réfugier dans une caverne isolée de l'Arizona afin d'échapper aux terribles Indiens Apaches (c'est un début assez suffisant teinté d'un racisme très sudiste mais c'est le seul défaut du récit) . Pris d'une soudaine transe, John Carter se met à observer une planète rouge au lointain qui n'est d'autre que Mars. Subjugué par un étrange sortilège, aspiré par quelque maelström d'énergie, il se voit propulsé à travers l'espace-temps sur le sol sableux de cette planète. Happé par un monde qu'il ne connaît pas, John Carter va entamer une quête héroïco-romanesque qui fera de lui l'un des plus puissants seigneurs de Mars et un véritable héros aux yeux de tous. Pouvoirs para-mentaux, anoblissement, affrontements multiples, batailles, tout le processus d'initiation du héros se fait sur le mode de l'acquisition. Mêlant avec bonheur amours, trahisons, rédemptions, altruisme, Burroughs réinvente la chanson de geste en en transposant le cadre sur une autre planète. C'est beau, épique, dépaysant et indémodable.

Il est fort à parier que Lucas s'inspira de ce chef d'oeuvre afin d'alimenter son oeuvre filmique. Ainsi, du rapport qui lie Carter à la belle princesse martienne Dejah Torris, Lucas en cultivera les ambiguïtés de départ et l'univocité finale pour son couple Solo/Leïa. C'est que Burroughs a forgé là une topique romanesque qui prend si bien qu'il aurait fallu être fou pour éviter ce lieu commun si bien inspiré par "Autant en emporte le vent". Délice du jeu amoureux, dualité du rapport entre deux étrangers qui s'aiment, Barsoom pose les bases de ce qui constituera toute la sentimentalité que Lucas maniera si bien dans Star-Wars.

Une autre influence ayant probablement transpiré de Barsoom à Star-Wars c'est cette familiarité avec les décors, l'impression qu'on a de découvrir à la fois quelque chose d'entièrement nouveau mais en même temps de facilement assimilable à nos référents spatio-temporels. Si bien qu'on pourrait lire ces cycles comme des aventures inédites de Lawrence d'Arabie dans quelque désert inconnu.

Star-Wars provient de la même familiarité, de ces mêmes lieux communs (Neige, Jungle, Tavernes, désert, etc...) et c'est ce qui en fait quelque chose de si universel. Le dernier apport qu'on pourra dénoter réside dans ces référents zoologiques tellement atypiques et originaux qu'ils ouvriront durablement le genre à un bestiaire fabuleux mais dénué de la facture magique des Dragons classiques issus de la littérature médiévale. Lucas s'inspirera durablement et des apports du Flash Gordon d'Alex Raymond (les hommes lions.....) et des remarquables créatures qui parsèment la quête du John Carter de Burroughs (les montures des races martiennes de son cycle de Barsoom, ces tigres cornus, ces Singes en armure, etc...) . Il en fera des êtres à part entière, abolissant toutes les règles anthropomorphiques voulant que les extraterrestres ne puissent qu'être totalement différents de nous. C'est de ces deux réservoirs que Lucas engendrera son Mos Osley, Endor, Tatooine, tous ces topos qui feront ce mythe Star-Wars. Si Lucas fait usage de la Tératologie c'est bien en tant qu'instrument humaniste et égalitaire. Lucas s'est fait Dieu et son Star-Wars est un cercle parfait, un verbe hésitant

constamment entre le populaire (Solo) et le mystique (Luke) . Aucune histoire n'est allée aussi loin.....

Edmond Hamilton (1904/1977) et Jacques Williamson (1907) ou quand les Sept Mercenaires sauvent l'univers.

De ces deux auteurs ne restera que des poncifs d'un genre tiré par les deux bouts mais également d'excellentes séries bondissantes qui savent encore et toujours faire les délices des jeunes lecteurs tout comme des moins jeunes ayant conservé une grande nostalgie. Le Morgane Chane des "loups des étoiles" est un peu le Yan Solo de Lucas. Il synthétise l'archétype du héros pourchassé à travers la galaxie pour quelque obscure dette. Quand à "La Légion de l'espace" de Williamson elle stigmatise la communauté future faite de races différentes, poursuivant un même idéal de société. Ainsi, Gilles Habibula, John et Ken Star, Jay Kalam et Hal Samdu constituent la bande sans peur ni reproche qui à bord de leur astronave s'en vont casser la racaille de l'univers. Naïveté des intrigues, c'est un fait, mais couleurs, actes de bravoures et gestes guerriers sauvent cette littérature du naufrage prédit par ses pires détracteurs. Au héros solitaire et surhumain de Burroughs Lucas y ajoutera les troupes de copains armés jusqu'aux dents, ces soldats de fortune qui ne sont pas toujours en bonne posture mais dotés en contrepartie de ce panache qui fera les grands moments de Star-Wars et de cette rébellion faite à la fois d'individualités et de communautés de pensées et d'action. C'est cet équilibre qui parvient à contenter tout spectateur, ce bon dosage entre l'héroïsme et le solidaire.....

Leigh Brackett (1915-1978), la jeune fille fragile et le rêve de L'empire contre attaque

De son enfance la jeune et jolie Leigh a retenu les immensités rouges et sablonneuses telles que la lecture du cycle de Barsoom le lui avait fait découvrir. Elle s'en souviendra lorsqu'à son tour elle inventera son propre héros romanesque, Eric John Stark. Dans son "Livre de Mars" elle emmènera plus d'un lecteur sur une Mars semblable à celle de Burroughs mais avec ce plus qui se nomme profondeur. Non content d'arpenter les sables de leur pieds, avec Brackett, les héros creusent le passé mystérieux d'une planète qui fascinera des générations de lecteurs. C'est probablement cette sensibilité toute féminine que retiendra Lucas pour forger la mystique de Star-Wars. Car, disposer d'archétypes primitifs pour inventer la base d'un mythe n'est pas tout (et les apports de la littérature médiévale européenne n'est rien sans le processus de condensation de Lucas) . Il lui manquait la trame narrative, ce sens remarquable de la mise en scène et de l'introduction de personnages marqués par un certain prophétisme, une destinée, en un monde déjà très anciens balayé par les vieilles légendes. Il en édifiera quelques carrefours cosmique où es Dieux ne sont qu'invisible, souffle, pensées, où c'est le "conatus" entre psyché et "demeures invisibles" qui peu à peu rétablit le lien subtile avec la divinité. Car avec

Lucas, comme chez Brackett d'ailleurs, les hommes ne se font plus des Dieux mais participent en tant qu'élus avec la divinité par le lien ancien avec l'autre monde. Toutes les portes sont ouvertes mais les moyens pour y accéder dépendent de nos tendances basses et de nos tendances hautes. Là se tient toute la trame et l'enjeu de Star-Wars. Lucas se souviendra de la plume affectée et belle de Leigh Brackett, il se souviendra que toute mystique, pour traverser un monde futuriste, doit, pour se faire, passer par l'édification d'une légende ancienne, puis d'une destinée, enfin d'une descendance fabuleuse. Les premières lignes du "Secret de Sinharat" sont emblématique de ce mariage parfaits entre scientisme et archaïsme, entre cette science de l'absolu et cette ancienneté originaire d'où tout dépend que Lucas amplifiera par ses vaisseaux et tankers à quatre pattes. C'est là la marque de ce qu'on nommera souvent une Science-Fantasy avide de mélanger futurisme et référents mythologique et architecturaux. Eric John Stark, dans les premières scènes du "Secret de Sinharat" est un peu le Luke de "L'Empire contre attaque". Au héros aventurier primitif et traqué en attente d'une destinée de Brackett, Lucas y substituera un adolescent civilisé, traqué et désespéré, en attente d'un signe pour entamer le douloureux chemin vers le meurtre du père. Les trames diffèrent en nature mais se rejoignent culturellement. C'est ce romantisme mystique incomparable que Lucas est parvenu à se saisir chez Leigh Brackett, et le fait que cette dernière ai été associée à la rédaction du scénario de L'Empire n'est pas innocent. Toutes les scènes mystique mais également l'introduction très lyrique sont redevables des contextes narratifs de Brackett. Et son décès prématuré n'en a rien altéré. L'Empire contre attaque reste et demeure le récit d'une conversion et d'une confrontation, le point nodal où Luke adolescent gagnera l'altérité de son être par son difficile apprentissage Jedi et son face à face avec son père ou son double négatif, double que lui renvoie le miroir réfléchissant de la demeure finale, là où tout se dévoile. Ce que Lucas doit à Brackett c'est ce double du héros que Burroughs n'avait qu'ébauché pour se perdre dans le lyrisme de la quête. Ce double, altérité du même qui contient un autre, un Dieu. Brackett fera de ce double un Dieu Martien, Lucas une force, La Force qui régit tout l'univers. Ainsi, du romanesque de la double identité relevant d'un fabuleux ancien (Le Dieu Rhiannon) Lucas tisse la toile d'une religion mystique sans dogme, interagissant avec le réel. Si Burroughs accouche de superbes instants poétique c'est par cette tendance archéologique à creuser un sol sableux et rouge où dorment les anciens temps et le souvenirs des anciennes civilisations. Brackett, elle, suggère un double Martien, comme si le corps matériel et planétaire voisinerait avec un double éthéré qui serait le Dieu secret, le "deus ex maquina" d'un monde où les anciennes divinité seraient capables de s'emparer des corps et âmes des vivants pour en faire le réceptacle de leurs prodiges et les acteurs participatif à une épopée cosmique et sentimentale. Et c'est cette profondeur qu'on retrouve chez Lucas qui est parvenu à homogénéiser son univers entre la forme et le fond, le futurisme fabuleux et la religion mystique et ancienne des Jedi.....

Catherine L. Moore ou pour l'amour de Northwest Smith

Des quelques remarquables nouvelles qui constituent le cycle de Northwest Smith il nous reste le recueil Shambleau ainsi que le récit célèbre "La quête de la pierre-étoile". Publiée depuis plus d'un demi-siècle, il faut reconnaître à cette série de nouvelles pittoresques et endiablées au possible un charme qui ne s'est jamais

démenti et une tension dramatique que beaucoup reconnaissent encore à notre époque si avide en intrigues complexes et très scientifiques. On pensait que le Cyber Punk s'était largement imposé comme culture de masse, un peu comme le firent ces récits jadis. Et bien, il faut reconnaître que cette science-fiction grégaire, que ce Space-Opera, qui ressemble à une vaste banlieue faite de bouges sordides, d'îlots abandonnés et de tavernes noyées dans une nuit éternelle, ne manque pas de caractère. Les étoiles sont ternes, les astres des phares ou de fragiles chandelles allumées dans la nuit de mondes où c'est la perspective qui prévaut, ce regard symétrique horizontal allant de droite à gauche comme dans les grands far-west, des mondes où il se passe toujours quelque chose au coin d'une ruelle, en quelques places bruyantes de vie, en des ports baignés de populations hétéroclites issues des planètes de notre système. Comme Burroughs, Moore ne s'embarrasse pas de rigueur scientifique. Mars, Venus, toutes les planètes ont leurs populations autochtones, et toutes ces races circulent dans l'univers où erre l'aventurier, contrebandier et mercenaire, Northwest Smith. Northwest (NordOuest), comme son nom l'indique, est un baroudeur sans port d'attache ni point fixe géographique, un homme à la peau tannée par de nombreux soleils, couturée de plaies au laser ou par quelque arme blanche. Portant la tenue de cuir des spatonautes errant, pisto-laser thermique en coin de ceinture, Northwest Smith s'inspirera durablement de l'image du cow-boy solitaire prompt à l'action, d'un pragmatisme à la John Wayne mais avec en arrière fond une certaine générosité qui l'oblige chaque fois à prendre de nouveaux risques, à prendre partie pour "la plus faible". Avec son acolyte Venusien Yarol, Northwest reviendra plus d'une fois des pires situations, mais aussi des périls impliquant quelques créatures des temps anciens (La Shambleau qui est l'ancêtre de notre créature nommée Meduse). Comme le salua Forrest J. Ackerman et bien d'autres à d'autres époques, le cycle de Moore est une oeuvre phare dans l'histoire de science-fiction, et Lovecraft lui-même en soulignera toute l'originalité dans le fait que Moore ne se contente pas banalement de faire de la littérature populaire. Elle y insuffle les légendes des anciens Dieux, des Dieux issus de carrefours cosmiques inconnus des espèces vivantes, ou bien des Dieux issus d'autres dimensions spatio-temporelles. Cela nous donne un brillant space-opera coloré mais teinté des nuances claires-obscurres d'un fantastique cosmique. Parce que, ce qui fait de cette oeuvre unique un moment à part dans le genre, c'est bien ce parti pris de l'auteur, qui, au lieu de poser son intrigue en quelque problématique futur, lui préféra une époque reculée fort peu connue de l'histoire officielle. Comme Howard pour son Conan, Moore inventa une temporalité, un âge d'or depuis longtemps oublié où l'humanité sur-évoluée avait depuis longtemps gagné les étoiles. Mû, l'Atlantide, tous ces continents s'étaient depuis longtemps annexés de leur attache terrestre pour édifier dans les étoiles ce dont notre présent est incapable. Et donc, à partir de ce "futur antérieur", Moore repensera ces liens mythiques que les civilisations entretiendront avec leurs croyances et qui se transformeront en mythologie. Ainsi, Moore repoussera un peu plus loin ce "ciel Grecque" où des Dieux observeraient les hommes pour descendre de temps en temps se mélanger à eux. En agissant de la sorte, elle édifiera un nouveau rapport, mettra en abîme ce panthéon en le reléguant à un arrière monde aux couleurs de l'indicible. Moore parvient dans ses nouvelles à imposer un monde qui, tout en se référant au kitch du Space-Opera héroïque, établit un rapport à une sur-nature tout à fait maîtrisée. Cela nous donnera un vaste Space-Opera Lovecraftien où le souffle épique et populaire se marie habilement à l'indicible cosmique des grands-anciens chers au panthéon Lovecraftien. L'oeuvre de Moore est une entreprise unique dans

le genre et une opération romanesque inégalée depuis. L'autre grande réussite de la prose de Moore est qu'elle engendre d'une oeuvre où les personnages entretiennent une relation duale d'amitiés et de solidarité le tout baignant dans un certain humour. Ce qui n'est pas sans rappeler les rapports qui unissent Yan Solo à Chewbacca. Si Luke Skywalker relève plutôt de référants judéo-chrétiens, Yan Solo, dans une certaine mesure, pourrait relever du paradigme Celte du héros solitaire, sans Dieu ni loi, si ce n'est l'amitié et les affaires, ses deux astres sacrés, ce qui, malgré son individualisme, le mène à commettre des actes héroïques pour la rébellion. Inconsciemment ou non, l'entreprise Lucasienne est entièrement vouée à cette brisure des rapports anciens et cette mise en relation directe avec les archétypes. Il y a dans le ciel de Lucas des soleils pâles qui évoquent les premiers jours de la genèse et qui font montre de ce rapport à la sur-nature, à cet au-delà de l'être qu'on retrouve dans les écrits de Moore et Brackett. Les Jedi pourraient alors être considérés comme des porteurs de cette divinité mais également comme les témoins de cet au-delà à la fois présent et absent. Pas d'aller-retour dans les aventures narrées par Lucas. On ne part pas dans les espaces sans fin pour y revenir mais on y est, on incarne des archétypes nouveaux nés des diverses mythologies issues de notre culture. C'est cette antériorité qui fait de l'univers hyper technologique de Lucas un monde déjà très ancien, deux extrêmes avec lesquels le réalisateur jongle avec génie pour donner une imagerie à la fois familière et étrangère. Familière par cette mise en communauté d'un ensemble de races sans autre différenciation que celle de castes (esclaves, contrebandiers, mercenaires, soldats de l'empire, Jedi) ou de jeu de rapports politiques. Etrangère par cette bigoterie marquée envers le tout technologique, l'inflation des écosystèmes et ces batailles dans un espace où tout a un écho et produit des sons. C'est bien là la raison pour laquelle Lucas s'est longtemps documenté sur les combats d'avions de la première et la deuxième guerre mondiale. Il en a calqué toute la dynamique et l'intensité sur les inoubliables combats entre les chasseurs X et les Chasseur Tai de sa saga. Ainsi, par ce réalisme révoltant pour les scientifiques, il a encore plus donné de la vie à son film, nous la rendu encore plus familier. Star-Wars est un chef d'oeuvre imbriquant intimement dans sa mécanique secrète l'image comme le son. C'est ce qui en fait une oeuvre tragique et belle, profondément humaine.



La philosophie Star-Wars ou l'histoire de la rencontre entre deux esprits

Outre ses référants à la littérature populaire, le monolithe que constitue Star-Wars doit être également envisagé comme une entreprise intellectuelle, une tentative "archétypale" gigantesque qui, dans ses prémisses, ses articulations et ses aboutissements pourrait se résumer à une sorte de rite initiatique bien plus complexe qu'on pourrait le penser de prime abord. Mais cela ne veut pas non plus dire qu'il faille uniquement voir dans les films de Lucas un vaste projet de départ édicté pour nourrir quelque idéologie. Non, et c'est là l'autre grand qualité de cette oeuvre filmique, l'entreprise Lucasienne est bien plus un monde ouvert, un monde à clef ouvrant pour chacun des univers de sens différents. Pour qui aura bien observé les processus narratifs et les caractères des divers personnages, il y a un constat assez incroyable et irréfutable au regard d'une prime analyse. Il semblerait que Lucas ait pris au pied de la lettre le terme même de Space-Opera. On voit dans sa saga des sujets porteurs de destins, un axe central relevant du légendaire (Les Jedi, un élu, une chute, une rédemption) , une musique qui par ses envolées "emphatiques" porte tout un contenu narratif à elle seule. Au bout du compte, on a plutôt l'impression de suivre des actes successifs d'une immense représentation théâtrale dont on connaîtrait déjà la fin, mais que le parcours pour y arriver nécessite l'épreuve d'un rite de passage. On a souvent reproché à Lucas un manque d'épaisseur des personnages, surtout dans cette première trilogie. On ne sait s'il y a là une volonté première de l'auteur de faire interagir les acteurs comme des éléments d'une "mécanique archétypale" propre à réaliser un prodige dont seul Lucas est capable. Remontons un peu au temps d'une rencontre, celle que fit George du grand Joseph Campbell. En 1940, paru un livre étrange, un livre qui fascina bon nombre de lecteurs et qui avait pour titre "Le Héros aux mille visages". L'auteur, à propos du mythe du héros, y relatait un rite initiatique bien particulier, un rite qui impliquait un processus bien précis et que remplissait à chaque fois le héros, qu'il se nomme Ulysse, etc.....

Campbell parlait du héros comme d'un vecteur directeur partant d'un point à un autre. Il y avait un départ, celui du foyer originaire, puis, le héros devait endurer des épreuves dans un "là-bas" ou ailleurs, territoire étranger, subir des épreuves initiatiques, surmonter des faux semblants et épreuves de force, ceci pour en tirer l'ivraie, à savoir d'autres manières de vivre et de penser inconnues de lui-même, ceci pour, au retour vers "l'Itaque" natale, pouvoir partager avec ses semblables les fortunes et vertus acquises au cour de ses voyages. C'est à cet exercice de voyage initiatique que Lucas vouera son mythe cinématographique, l'histoire d'un parcours qui du simple berger au maître, transformera la vie d'un homme et en même temps celui d'un univers entier. Parcours biblique oui, sous la forme d'une ascension, puis d'une rédemption, celle du père ou peut-être plutôt celle de soi-même. Le prodige de Lucas est d'avoir donné par l'image un même territoire de tous les possibles pour chaque spectateur, si bien qu'en nous y exposant par le regard, il nous est possible de mettre à l'épreuve nos propres données mémorielles, et par l'adjonction des codes fournis par l'univers de Lucas, établir ce "conatus" permettant à notre "natura" de s'éprouver elle-même, de se mettre en question. Star-Wars est une mise en image de l'ensemble de notre "corpus archétypale" fait de traditions, religions, rites séparés, des connexions intimement reliées entre elles par le sentiment, le devoir, l'amour, la chute, le salut, termes qui participent tous du paradigme de l'héroïque. La révolution de Lucas, et en même temps son scandale intellectuel, c'est de s'être servi de l'image comme support et moyen de diffusion de cette condensation des codes mythologiques du monde entier et de dire simplement que dans un fauteuil,

par le médium du merveilleux, il est tout aussi possible de s'interroger sur le monde et sur son rapport au monde qu'à la lecture d'un livre. Enfin, du Dieu qui est absent, du Dieu qui "vient à", Lucas en fait une sorte de panthéisme en interaction avec le corps et l'esprit, les épreuves martiales et opérations relevant d'un proto-chamanisme servant de lien organisateur de cet épanchement, de cette brusque ouverture des corps à cet au-delà de tous les possibles. Lucas s'est donc vu souvent attaqué par une critique qui avait peut-être le plus souvent un problème culturel par rapport à une nouvelle façon de filmer, par rapport à ce remarquable processus de réactivation des archétypes anciens et à leur mise en interaction avec une intrigue de science-fiction. En fait, Lucas nous parle des éternelles luttes entre le bien et le mal mais échappe au manichéisme brutal et crétin de notre époque en nous ouvrant à un univers de sens où ces artefacts symboliques signifiant bien, mal, chute, salut, ne sont que des processus de maturation à la fois individuels et collectifs. Les enfants n'y verront au premier abord qu'une guerre entre le bien et le mal, les adultes ayant plus médité les images que leur aura servit Lucas, seront plus soucieux de comprendre la mécanique secrète et belle qui dort au coeur de Star-Wars comme un rite de passage mais qu'il est toujours possible de recommencer, comme si cet éternel retour du même Nietzsche devait être imité, oui imité pour mieux accepter un inéluctable processus. Star-Wars, sans être une recette, demeure un monument archétype servant non pas de modèle idéal pour une société aussi perverse que la nôtre, mais comme un topos de tous les possibles où il est question de mettre à l'épreuve nos actes et pensées, nos oublis et tendances basses, des processus qui se retrouvent dans la philosophie Grecque en un mode plus concerté, plus réfléchi.

Non pas que Lucas se soit entiché du devoir de surpasser l'étude et les livres pour mieux contenter les fainéants et ramollis du bulbe, justifiant ainsi certaines idéologies qui croient en l'image; mais disons qu'il a réussi ce que peu de cinéastes réussissent dans une vie, à savoir rendre possible par l'image, la mise à jour des archétypes du passé et nous les rendre à ce point familiers que de suivre le parcours du héros est comme accomplir soi-même le parcours. Un peu à la manière de Homère mais avec les moyens d'un Méliès, Lucas est parvenu à une oeuvre totale et homogène et à une mythologie cohérente qui malgré le scientisme affiché, apparaît comme une histoire familière, un récit personnel, notre propre autobiographie symbolique, l'histoire des guerres de notre moi, de archétypes primitifs qui le baignent à partir d'un inconscient Jungien, et les victoires et échecs qui les sanctionnent. Au bout du compte, même si Lucas revendique ce devoir de s'accomplir, de se sauver, il laisse sa superbe machine céleste comme une épreuve sans clause morale, victoires et échecs se voyant ramenés à leur même processus originaire. Au sujet donc la tâche de s'auto-déterminer par rapport à ce qu'on pourrait nommer une volonté, celle nous invitant au bien. Miroir du même, reflet de cet autre qui nous sourit ou de ce double qui nous trahit, la mythologie Star-Wars aura même échappé aux idéologies sectaires et totalitaires, communautaires et millénaristes, voulant toutes ramener un vouloir vivre ensemble au spectaculaire de l'image et à la menace du jugement (la Scientologie, Aun, Les Davidiens, Les Témoins de Geovah etc....) . Et savez vous pourquoi ? Tout simplement parce que Star-Wars n'est qu'un miroir indifférencié, une épreuve et en même temps une sanction pour tous ceux qui se supposent assez bien placés pour s'en saisir et s'en servir comme une cause personnelle et égoïste, particulière et préférentielle. Près de trente ans plus tard, le phénomène Star-Wars ne cesse de poser problème. Certains journalistes ne comprenant rien en ses processus d'élaboration ont souvent

fustigé le côté tribal et guerrier, commercial et allusif. Gageons qu'ils comprennent un jour que l'image doit rester ce qu'elle a toujours été, une entité anonyme et spéculaire, familière et étrangère, et que ses acteurs, même s'ils ne sont après tout que des gens comme nous, ne doivent pas oublier qu'ils ont une fonction essentielle pour le public. Icônes interprétatives, images de la narration mise en silence, ils ont un but à atteindre : faire rêver, interroger, agresser, rassurer, et nous sauver d'une manière toute particulière, non pas en nous promettant faussement de nous sauver de la contingence, mais en nous montrant combien nous sommes des être complexes et combien il est bon de s'oublier tout en ayant la possibilité de nous interroger sur ce qui constitue notre culture. Les acteurs sont des clowns, des fous, des génies et des menteurs, quatre modalités imitatives du monde. Ainsi, si Starwars se devait de choquer ceux qui n'ont jamais fait que penser, tout comme il peut choquer ceux qui pensent que seul l'instinct compte, c'est que justement il met en question ces deux processus. Les acteurs de ces films sont plus à voir comme des mécaniques célestes propres à mettre en image les anciens mythes, à exposer à la "vulgate" leur corps intime et subtile, ceci pour leur donner également la possibilité de se mettre en scène et d'éprouver les mêmes épreuves que les héros. Le succès de Lucas tient entièrement dans ce franchissement des cloisonnements, ce qui fait qu'un enfant s'identifie totalement au départ en ne s'attardant uniquement qu'au modèle et aux décors de scène, et l'adulte par un processus d'interrogation et d'auto-analyse des actes qui ont fait ce qu'est sa vie.



L'élaboration imagée du mythe ou du visuel au sensationnalisme

S'il y a bien un réalisateur auquel Lucas doit beaucoup quand à son style c'est bien le grand Akira Kurosawa. Toute la stylistique de Lucas se trouve en substance dans le célèbre "La Forteresse cachée". Les volets optiques horizontaux, cette manie des

montages rapides, mais aussi ce maniérisme du graphisme et ces cadrages multiples, tout est à rechercher dans ce réalisateur qui est un peu la muse cinématographique de George Lucas. Cependant, l'emprunt artistique doit se comprendre avec la tripartite des aventures que Akira Kurosawa aime à raconter dans ses histoires. En effet, ses histoires impliquent souvent plusieurs personnages ayant chacun une fonction particulière relevant de catégories comme "Un général aux moeurs raffinées, "deux fermiers toujours en conflit" et "une princesse en déroute subissant mille périls". On retrouve là tous les jeux de rapports, toujours entre le mélodrame, le dramatique et le comique, mettant en scène en de véritables tableaux "bucoliques et scientifiques" un C3PO se querellant ou s'inquiétant avec D2R2, un jeune Luke intrépide au coeur pur et un vieux baroudeur faisant la cour haine/amour à une princesse abandonnée mais courageuse. Il suffira à Lucas d'y rajouter les miaulements d'une créature extraterrestre bienveillante quoiqu'un peu bourrue et on a là le "paroxysme" de la grande aventure romanesque parfaitement équilibrée et propre à produire les mêmes effets que les contes de jadis scandés devant un feu de bois. Lucas est redevable à Kurosawa de cette façon de jouer du drame intimiste comme d'un drame universel. Ainsi, les relations de maître à disciple si justement illustrées par le maître japonais restent des jalons essentiels qui nourriront durablement Lucas pour édifier son système mystico-éthique, le sensible et l'intelligible formant une étrange union symbiotique qui produit l'équilibre nécessaire à la cohérence du monde complexe de Star-Wars. Mais une fois de plus, le coup de génie de Lucas est d'avoir procédé non pas en vulgaire scribouillard minable et brouillon, mais dans l'esprit d'une véritable innovation filmique, quelque chose qui ne pourra être imité ou égalé par la suite. La narration chez Lucas se fait image et les personnages sont les porteurs de parcelles issues d'un univers qui fait sens tout en apportant l'inaltérable plaisir du dépaysement. En quelques mots, Lucas a fait comme aurait pu le faire un Méliès voulant imiter John Ford, à savoir toucher du bout des doigts au cinéma total. Cela fait déjà 30 ans que Lucas fait rêver des générations successives en reproduisant à chaque fois le même émerveillement, le même choc viscéral. On peut convenir avec justesse qu'il se sera essayé à un exercice qui, pour peu qu'il fut technique, n'en constitue pas moins une tentative unique de mettre en branle la machinerie de l'imaginaire créatif au profit d'un rêve communautaire. En agissant de la sorte, Lucas a simplement voulu prouver que tout en parvenant à un syncrétisme des littératures populaires et des traditions mystiques et chevaleresques, il fut à même de réaliser le rêve Bachelardien de voir enfin cet imaginaire libre et apte à créer du sens, du corps. Mais contrairement à tout ce que l'idiot attendra de cette opération, si George Lucas y est parvenu, c'est justement grâce à l'abnégation que lui a permise une raison enthousiaste et volontaire, une raison qui s'est plue à s'ouvrir un temps à un univers de sens et procéder de fait à un remarquable jeu avec le temps et l'espace. Faire voisiner un ciel Grecque aux nuages bas avec le paroxysme du ciel de l'Ancien Testament est en un sens la "structure parfaite et homogène" qui nous permet de dire que Lucas est un peu à la manière d'un Tolkien, le créateur d'un monde unique et original dans toutes ses configurations et dans toute sa prégnance vis à vis de notre besoin de sentimentalité. George revint donc un jour à l'attaque. Et de ses lointains voyages vers l'inconnu il voulut faire partager à Lucas son apprentissage. L'un dit "je te salut", l'autre lui répondit "sois le bienvenu". Et tous deux bâtirent des mondes possibles.....

Emmanuel Collot, le 27 Mai 2005, Aix-en-provence.

